15

# L'ESPRIT DE CONTRADICTION,

## COMÉDIE, EN UN ACTE

Par Mr. RIVIERE DE FRESNY.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.




NAPLES

DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

## ACTEURS.

Mr. ORONTE.

Mad. ORONTE.

LUCAS, *Jardinier*.

ANGÉLIQUE, *Fille de Mr. Oronte*.

VALERE, *Amant d'Angélique*.

Mr. THIBAUDOIS.

LE NOTAIRE.

UN LAQUAIS.

*La Scene est à la Maison de Campagne de Monsieur Oronte.*

# L'ESPRIT DE CONTRADICTION, COMÉDIE.

## SCENE PREMIÉRE.

ORONTE, LUCAS.

LUCAS, *en colere.*

MOrguè de la contredisseuse, & de sa contredition !

ORONTE.

Là, là, doucement.

LUCAS.

Non Monsieur ; je ne peu pu duré avec l'esprit de Madame vote femme.

ORONTE.

Il faut l'excuser, car l'esprit de contradiction lui est naturel.

LUCAS.

Qu'à vou contredise tout son sou, vou qui êtes son mari, ça est naturel ça: mais y n'est pas naturel qu'à vienne contredire mon jardin.

ORONTE.

Patience, Lucas, patience.

LUCAS.

Tout franc, je n'aime point à être Jardinier là où l'y a des femmes; car eune femme dan un Jardin, fait plus de dégât qu'un millier de Taupes.

ORONTE.

Tu as raison, & ma femme a tort.

LUCAS.

Al arrache ce que j'ai planté; a replante ce que j'ai arraché. Quand je grefe du Boncrequin, a dî que c'est de la bargamote; là-où j'ai planté des choux, a veut qu'il y vienne de raves, n'y a rien don a ne s'avise pour alé à rebours de moi. Hier al vloit, pour avoir des preunes pu grosses, qu'on les semi su couche comme des melons. Je crois, Gueu me pardonne, qu'à me fera bientôt planter des Citrouilles en espalier.

ORONTE.

Elle n'est pas raisonnable; mais laissons cela, Lucas; parlons de marier ma Fille. J'ai besoin là-dessus de ton conseil.

LUCAS.

Gnia pu de conseil dan ma tête, drès que j'ai disputé avec Madame; ça me met en friche, moi & mon jardin. Et pi, c'est qu'à me vient de bailler mon congé.

ORON-

ORONTE.

Tu ne fortiras point; va, je te foutiendrai.

LUCAS.

Comment me foutiendriais-vou contr'elle; qu'ou ne pouvé pas vous y foutenir vous-même? Hé vous dis-je pac toujou, qu'ou êtes trop docile? drès qu'a veut queuque chofe, vous dire oui; drès qu'a voi qu'ou dite oui, a dit non; & vous le dites itou, & pi a redi oui par controvarfe, & vous voulez bian.

ORONTE.

Que veux-tu Lucas! j'aime ma femme; elle n'a point d'autre plaifir que de faire tout le contraire de ce que je veux, je lui laiffe cette petite fatisfaction-là.

LUCAS.

Vous l'y laifferais donc itou la petite fatisfaction de....fi c'étoit fon plaifir da, mais gnia rien à craindre, fon himeur eft trop revêche pour ça. Tant y a Monfieu, qu'en cas de votre fille, fi je n'étois pu cian, comment ferais-vous? car gn'y a que moi qui a affé d'entendement pour faire revirer l'efprit de votre fame; vous n'y entendé rian, vous.

ORONTE.

Je conviens que tu as plus d'imagination que moi; & plus de bon fens que bien des Philofophes qui n'en ont point.

LUCAS.

Tené, Monfieu; l'i a des payfans qui ont la philofophie d'avoir de l'efprit en argent; ma philofophie

 à moi,

à moi, c'eſt de gouvarner la vie du monde par mon mequié de Jardinier. Vou v'lé marier votre fille, par parenteſe; vou ne ſçavé ce qui en ſera; mais moi j'ai vû tout ça dans mon jardinage; car j'ai dit, quand Madame vient dans mon jardin, & qu'al voit qu'eun arbre eſt d'himeur à profiter au ſoleil, al le plante à l'ombre. O, ſi al voit que ſa fille eſt d'himeur à profiter en mariage, al la plantera dans un Couvent.

ORONTE.

Tu me l'as fort bien dit; ſi ma fille veut être mariée, il ne faut pas qu'elle faſſe mine d'y penſer, ni moi non plus.

LUCAS.

Madame m'a voulu faire jaſer là-deſſus: Mais, Lucas, m'a-t-elle dit, qu'eſt-ce que tu penſes de ce mariage-là? Je n'en ſçai rian, Madame. Mais ma fille, parci; néant. Mais, mon mari par-là; motus. Et parce qu'al a vû que je ne l'y baillois pas de quoi contredire, c'eſt pour ça qu'a m'a chaſſé: mais ce ne ſera rian; car a me chaſſe comme ça tou les jours, & j'ai des fineſſes pour qu'à me reflate par contredition. La vla qui viant dans ſt'allée-ci; laiſſez-moi me raccommoder tout ſeul.

ORONTE.

Je vais t'attendre ſous ce berceau.

LUCAS *ſeul*.

Je ſerois morgué bien fâché de quitter ce Bourgeois-ci; ſa bourgeoiſerie eſt pu argenteuſe, que ben des Gentilhomeries que l'y a.

SCÉ-

## SCÉNE II.

LUCAS, Mad. ORONTE.

Mad. ORONTE.

VEnez-vous de vous mettre sous la protection de mon mari? il peut m'ordonner de vous garder ceans; mais à coup sûr, je ne lui obéirai pas. Allons, vîte; venez me rendre les clefs, & que je vous paye vos gages.

LUCAS *d'un ton pleureur.*

Je suis bian fâché de vous quitter. (*il se retourne pour rire.*) Ha, ha, ha, ha.

Mad. ORONTE.

Vous riez, je crois.

LUCAS.

(*Il pleure*) Cela m'afflige. (*Il rit en se retournant.*) Ha, ha, ha!

Mad. ORONTE.

Qu'est-ce à dire donc?

LUCAS.

Rien, rien. (*il rit.*) Ha, ha, ha!... (*tristement.*) ça, Madame, je vas vous rendre vos clefs.

Mad. ORONTE.

Je veux sçavoir de quoi vous riez.

LUCAS *ne se cachant plus pour rire.*

Ha, ha, ha, ha! je ne peu pu me retenir; aussi ben me vla tout chassé, je ne vous crain pu.

 Ha,

Ha, ha! je riois d'un drôle de tour que je vous ai fait. Ha, ha! tou franc, c'est que comme l'y a long-tems que je sis las de votre himeur acariâte, & que je veux vous planté là, j'ai di à par moi, si Madame voit que je veux mon congè, a ne sera pas de st'avis : si je veux être payé de mes gages, a me les requinra pour n'être pas de mon opinion : oh faut mieux que je la fâche, afin qu'a me chasse par elle-même.

Mad. ORONTE.

Quoi! afin que je vous chasse!

LUCAS.

Je vous ai fai eune querelle; ha, ha! . . . . mais je vas vous bailler vos clefs.

Mad. ORONTE.

Oui, pour me faire piéce, vous avez résolu de me laisser tout d'un coup sans Jardinier?

LUCAS.

C'est pour ça que je m'en vas.

Mad. ORONTE.

Vous vous en irez quand j'en aurai un autre.

LUCAS.

Ce sera drès tout-à-l'heure.

Mad. ORONTE.

Vous attendrez au moins jusqu'à demain.

LUCAS.

Demain vous ne seriais pu en train de me chasser, je veux vous quitter.

Mad. ORONTE.

Oh! il ne sera pas dit que je serai votre dupe. Vous voulez me quitter, & moi je ne veux pas que vous me quittiez.

LU-

LUCAS.

On ne requint poin les gens malgré eux;& vous éte d'une himeur....

Mad. ORONTE.

Ouais! mon humeur eſt donc bien terrible?

LUCAS.

Tanquia que j'en ſouffre tro.

Mad. ORONTE.

Suis-je ſi méchante dans le fond?

LUCAS.

Morgué nani, je ſçai bian que ce n'eſt pas par malice qu'ou faite endéver tout le monde : mais c'eſt que vote volonté eſt du naturel des hiboux ; a' ne va jamais de compagnie avec la volonté des autres.

Mad. ORONTE.

C'eſt une étrange choſe que la prévention! car il n'y a guéres de femme qui contrediſe moins que moi.

LUCAS.

Gn'en a guere, c'eſt vrai.

Mad. ORONTE.

Je ne contredis jamais, à le bien prendre; mais c'eſt que je n'aime point qu'on me contrediſe. Par exemple, je me ſuis fâchée contre toi pour ton obſtination. Pourquoi t'obſtines-tu à me cacher ce que je veux découvrir? Ne ſçai-je pas que tu es le conſeil, l'oracle de mon mari? il t'a fait confidence ſans doute du deſſein qu'il a pour Angélique?

LUCAS.

Hé! il m'en a dit queuque petite choſe.

Mad. ORONTE.

Ha! voilà parler cela!

LUCAS.

Je me doute bien itou de la penſée de Mademoiſelle Angélique.

Mad. ORONTE.

Oui!

LUCAS.

Je ſai bien encore mon avis à moi, ſu tou ça.

Mad. ORONTE.

Hé bien, Lucas?

LUCAS.

Mais ni de ma penſée, ni de celle de Monſieu; ni de celle de note fille, je ne vous en dirai pas pu qu'il en pleu.

Mad. ORONTE.

Lucas, je t'en prie dis-moi.

LUCAS.

Vou n'en ſaurais rien, vous dis-je, car je vous vois veni. Vous êtes tanto ſur le oui, tanto ſur le non. Je la marierai, je ne la marierai pas; qu'en dit-il, qu'en dit-elle? ça, jusqu'à ce qu'ou voyais tous les chemins que les autres enfileront, pour en prendre eun tout de guingouois, qui ne ravienne à pas eun de ceux-là.

Mad. ORONTE.

Au contraire, je ſuis toujours dans le bon chemin, & chacun ſe détourne de moi par malice. En un mot, je ſais qu'on a céans quelque deſſein contraire au mien. Mais j'apperçois ma fille, il faut

faut que je lui reparle encore. Hola, Angélique, hola; venez un peu ici.

LUCAS *à part.*

Allons retrouvé, Monsieur, sous le Barciau.

---

## SCÉNE III.

Mad. ORONTE, ANGELIQUE.

ANGÉLIQUE.

QUe souhaitez-vous de moi, ma mere.

Mad. ORONTE.

Vous parler encore ma fille.

ANGÉLIQUE.

Me voilà prête à vous écouter.

Mad. ORONTE.

J'ai tous les sujets du monde de me plaindre de vous, car vous n'êtes qu'une dissimulée: mais je suis bonne, raisonnable; & avant que de disposer de vous de maniere ou d'autre, je veux consulter votre inclination. Parlez-moi donc sincérement une fois en votre vie; voulez-vous être mariée, ou non?

ANGELIQUE.

Je vous ai déja dit, ma mere, que je ne dois pas avoir de volonté.

Mad. ORONTE.

Vous en avez pourtant, avouez-le moi; je n'ai en vûe que votre satisfaction, ouvrez moi votre cœur; là parlez naturellement: vous imaginez-vous que

que le mariage puiſſe rendre une fille heureuſe?

ANGELIQUE.

Je vois quelques femmes qui ſe louent de leur état ...

Mad. ORONTE.

Ah! je commence à vous entendre.

ANGELIQUE.

Mais j'en vois beaucoup qui s'en plaignent.

Mad. ORONTE.

Je ne vous entends plus. Dites moi un peu; vous avez vû cette nouvelle mariée qui va de porte en porte ſe faire applaudir du choix qu'elle a fait: écoutez-vous ſes diſcours avec plaiſir?

ANGELIQUE.

Oui, vraiment, ma mere.

Nad. ORONTE.

Vous ſouhaitez donc d'être mariée?

ANGELIQUE.

Point du tout; car cette femme vint hier affliger par ſes plaintes la même aſſemblée qu'elle avoit fatiguée l'autre jour par l'éloge de ſon époux.

Mad. ORONTE.

C'eſt-à-dire que vous ne voulez point riſquer de prendre un mari?

ANGELIQUE.

Je ne dis pas cela, ma mere.

Mad. ORONTE.

Que dites-vous donc? Car enfin vous enviſagez le mariage, ou comme un bien, ou comme un mal, ou vous le ſouhaitez, ou vous le craignez.

ANGELIQUE.

Je ne le ſouhaite, ni le crains; je n'ai fait là-deſſus

dessus que de simples réflexions, sur lesquelles je n'ai pris aucun parti. Les raisons pour & contre me paroissent à peu près égales ; c'est ce qui a suspendu mon choix jusqu'à présent.

Mad. ORONTE.

Oh! cette suspension commence à m'impatienter, & vous avez trop d'esprit pour rester dans une situation si indolente.

ANGELIQUE.

C'est la situation où une fille doit être, afin que sa mere puisse la déterminer sans peine.

Mad. ORONTE.

Mais si je vous déterminois au mariage?

ANGELIQUE.

Mes raisons pour le mariage deviendroient les plus fortes; car la raison du devoir me feroit oublier toutes les raisons contraires.

Mad. ORONTE.

Et si je vous détermine à rester fille?

ANGELIQUE.

Pour lors les raisons contre le mariage me paroîtront les meilleures.

Mad. ORONTE.

Quels discours! quels travers d'esprit! je n'y puis plus tenir. Quoi! il sera dit que je n'aurai pas le plaisir de démêler votre inclination?

ANGELIQUE.

Mon inclination est de suivre la vôtre.

Mad. ORONTE.

Elle n'en démordra pas, non..

ANGELIQUE.

Je vous obéirai jusqu'à la mort.

Mad.

Mad. ORONTE.

Quelle obstination ! quel acharnement !

ANGELIQUE.

Ce n'est point par obstination.

Mad. ORONTE.

Quoi ! vous me contredirez sans cesse ?

ANGELIQUE.

Vouloir tout ce que vous voulez, est-ce vous contredire ?

Mad. ORONTE.

Oui, oui, oui ; car je veux que vous ayez une volonté, & vous n'en voulez point avoir.

ANGELIQUE.

Mais, ma mere....

Mad. ORONTE.

Vous me poussez à bout, taisez-vous. On dira encore que j'ai tort ! cependant c'est vous, oui, c'est votre esprit, qu'on peut appeller vraiment un esprit de contradiction. Je ne puis plus vivre avec vous: une fille comme cela est un vrai fleau domestique, je veux m'en défaire absolument. Oui, Mademoiselle, je vous marierai dès aujourd'hui. Voilà deux partis qui se présentent. Valere d'un côté, Monsieur Thibaudois de l'autre; je ne vous ferai pas l'honneur, non de vous donner le choix : vous épouserez celui des deux que je jugerai à propos. Je vais pourtant consulter encore votre pere; si ses idées sont raisonnables, j'y donnerai les mains : si elles ne le sont pas, non !

## SCÉNE IV.

ANGELIQUE,

QUelle violence il faut que je me fasse, sincere comme je la suis naturellement, d'être contrainte à dissimuler avec tout le monde! cependant je n'ose me confier à personne dans la situation où je vois les choses.

## SCÉNE V.

ANGELIQUE, VALERE.

VALERE.

ME voici encore, Mademoiselle, & j'ai resolu de ne point retourner à Paris que vous ne vous soyez expliquée avec moi. Je vous l'avoue, vos manieres ont mis ma patience à bout: je suis outré, non, je ne me possede plus, quand je pense que depuis le tems que je viens céans, ni mon amour ni mon respect, ni mes prieres, ni mes reproches n'ont encore pû vous arracher une seule parole, sur quoi je puisse tabler. . . . Quand je vous parle de la plus violente passion qui fût jamais, vous m'écoutez avec une tranquillité, une indolence incom-

incompréhensible : car enfin on témoigne aux gens ou de la reconnoissance, où du mépris, ou de la pitié, où de la colere. Juste Ciel ! que dois je donc juger d'un silence si obstiné ?

ANGELIQUE.

Vous devez juger que je suis prudente, & rien plus.

VALERE.

Mais enfin approuvez-vous mon amour, ou le condamnez-vous ?

ANGELIQUE.

Je n'en sçais rien.

VALERE.

Quoi toûjours sur le même ton ?

ANGELIQUE.

Vous ne vous êtes point encore apperçu que j'eusse aucune inclination pour vous, n'est-ce pas ?

VALERE.

C'est-ce qui me désole.

ANGELIQUE.

Vous n'avez pas remarqué non plus que j'aye de l'aversion ...

VALERE.

Non vraiment, mais cela ne suffit pas :

ANGELIQUE.

Cela suffit pour moi ; car j'ai intérêt d'être impenetrable à votre curiosité. Ne vous ai-je pas dit déja, que j'ai formé certain projet, pour mon établissement, & que suivant ce projet, il ne faut pas que ma mere sache si je vous aime, ou si j'en aime un autre. Il faut que mon pere l'ignore aussi, & par conséquent, que vous l'ignoriez vous-même car si vous le sçaviez, mon pere, ma mere, & tous

tous ceux qui vous voyent en feroient bientot inſtruits.

VALERE.

Vous me croyez donc bien indiſcret ?

ANGELIQUE.

Non, mais votre vivacité vous tient lieu d'indiſcrétion.

VALERE.

Je ſçai moderer cette vivacité. Par exemple, au moment que je vous parle, je me poſſede plus que vous ne penſez, & je vous jure qu'un mot d'éclairciſſement, oui, un ſeul mot de votre bouche, va me rendre auſſi tranquille que vous.

ANGELIQUE.

Mais ſi ce mot étoit que je n'ai nul deſſein de vous épouſer ?

VALERE.

Ah! c'eſt-ce que vous n'oſez me dire. Qu'entens-je ? juſte ciel !

ANGELIQUE.

Vous n'êtes pas tranquille ; le ſeriez-vous davantage, ſi je vous promettois de n'être jamais à d'autre qu'à vous.

VALERE.

Si vous me le promettiez, ah! j'en mourrois de plaiſir : oui, mon bonheur ſeroit ſi grand...

ANGELIQUE.

Que vous iriez le publier auſſi tôt. Voilà comment vos transports de joye, ou vos déſeſpoirs outrés, pourroient divulguer mon ſecret, & dès que ma mere ſçauroit le choix que je veux faire, elle en feroit un contraire à coup ſûr : ainſi trouvez

bon que je vous laisse ignorer mes desseins :

VALERE.

Je ne les ignore plus ; ingrate ! & puisqu'il faut vous le dire, je viens d'apprendre céans que vous épousez aujourd'hui Monsieur Thibaudois.

ANGELIQUE.

Cela pourroit être.

VALERE.

C'est pour cela que je suis revenu sur mes pas...

ANGELIQUE.

Hé bien, retournez-vous-en.

VALERE.

Et c'est-ce qui m'a fait comprendre toute votre politique. Je vois que vous m'avez ménagé jusqu'à présent, parce que je suis ami de votre mere. Vous craignez qu'irrité par vos refus, je n'empêche ce mariage ...

ANGELIQUE.

Empêcher ce mariage ! je vous crois trop galant homme pour empêcher un établissement avantageux pour moi.

VALERE.

Non, cruelle : non : ne craignez rien. Si vous pouvez être heureuse avec un autre, j'en mourrai de douleur, mais je ne m'y opposerai point.

ANGELIQUE.

Vous pourriez traverser mes desseins, mais s'il est vrai que je n'ai point d'inclination pour vous, vous ne la ferez pas venir à force de me chagriner. Prenez donc le parti qui me convient. Ne voyez aujourd'hui ni mon pere, ni ma mere ; je vous ai défendu de paroître ici, retirez-vous, je vous prie.

VA-

VALERE.

J'obéis aveuglement : mais si vous me trompez....

ANGELIQUE.

Je ne vous tromperai point, car je ne vous promets rien.

VALERE.

Si vous me trompez, vous êtes la plus cruelle, la plus....

ANGELIQUE.

Oh ! pour me dire des injures, attendez que je les aye méritées. Je les mériterai peut-être bien tôt, ne vous impatientez point.

VALERE.

Quoi ! vous pourriez....

ANGELIQUE.

Voilà mon pere, partez vîte.

---

## SCÈNE VI.

ANGELIQUE, ORONTE.

ORONTE.

REjouis-toi, ma fille, rejouis-toi ; tu feras mariée selon mes désirs. Je triomphe, & je l'emporterai enfin sur ma femme.

ANGELIQUE.

Ah, mon pere ! je crains bien....

ORONTE.

Je l'emporterai : te dis-je ; car elle vient de me propoſer d'elle même ce que je veux, & je n'ai pas fait mine de le ſouhaiter, de peur qu'elle ne change de deſſein.

ANGELIQUE.

Si la penſée eſt venue d'elle, l'exécution ſuivra bien tôt.

ORONTE.

Oui, ma fille ; les gros biens de Monſieur Thibaudois plaiſent à ma femme comme à moi. En effet un riche Négociant eſt un tréſor pour une fille comme toi, qui n'a pas d'amourette en téte. A la verité Monſieur Thibaudois eſt un peu ruſtique, un peu groſſier, mais il eſt franc.

ANGELIQUE.

Je pardonne la groſſiereté en faveur de la franchiſe.

ORONTE.

On trouve qu'il n'a point d'eſprit ; je trouve moi qu'il en auroit beaucoup, s'il pouvoit ſeulement ſe deſaccoutumer de dire à tort & à travers des choſes où il n'y a ni rime ni raiſon. Il a encore une autre mauvaiſe habitude, c'eſt de tutayer tout le monde ; il tutaye juſqu'à des femmes qu'il n'a jamais vûes.

S

## SCÈNE VII.

### ANGELIQUE, ORONTE, MONSIEUR THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS *étalant une grande veste dorée, paremens larges, gros ventre, & les deux mains pleines de grosses bagues dans tous les doigts.*

HÉ ben, voisin, hé ben, hé ben, ta femme dit donc que .... mais que dit-elle donc cette femme? Ha! te voilà toi, fille! hé ben, hé ben, quand épouserons-nous?

ANGELIQUE.

Je ne sçai.

ORONTE.

Cela n'est pas encore fait.

THIBAUDOIS.

Si fait, si fait, c'est fait; oui, oui, vas Angelique, je te baille ma foi. Quin vla des bagues à mes doigts, prends la plus grosse.

ANGELIQUE.

Nous n'en sommes pas encore là.

ORONTE.

Il faut que nous déliberions.

THIBAUDOIS.

Déliberons, déliberons.

ANGELIQUE.

Il faut prendre des mesures.

THIBAUDOIS *prenant les mains d'Angelique.*

Prenons, prenons.

ANGELIQUE.

Pendant que vous délibererez, il eſt à propos que je me tienne auprès de ma mere.

ORONTE.

Vas vîte, nous n'avons point de tems à perdre.

THIBAUDOIS.

Cela preſſe, oui. Attends, attends, je veux te voir encore, cela m'égaye; parlons de choſe & d'autre; contes-moi un peu....

ANGELIQUE.

Que voulez-vous que je vous conte?

THIBAUDOIS.

Mais contes-moi, contes.... tu es bien gentille dea, contes-moi un peu ça....

ANGELIQUE.

Il eſt tems que j'aille....

THIBAUDOIS *la tenant toujours par le bras.*

Ho, je veux que tu me contes.... Hé ben, je t'aime de tout mon cœur dea, contes moi un peu ça?

ANGELIQUE.

Vous m'aimez! je vous en ſuis obligée, voilà le conte fini.

THIBAUDOIS.

Voilà le conte fini: hé ben, comment fais-tu ce conte-là? Contes-moi donc....

ORONTE *ôtant la main de Thibaudois de celle d'Angelique.*

Oh, laiſſez-la aller, il ne faut pas que ſa mere la voye avec vous.

THI-

THIBAUDOIS.

Vas donc, vas ma fille, dépêches-toi d'être ma femme.

---

## SCÉNE VIII.

### ORONTE, THIBAUDOIS.

ORONTE.

C'A, raisonnons un peu sur la maniere dont nous nous y prendrons pour tourner l'esprit de ma femme; car c'est la grande difficulté de notre affaire.

THIBAUDOIS.

N'y a-t-il que cela qui t'embarrasse?

ORONTE.

Non vraiment; car....

THIBAUDOIS.

Cela ne m'embarrasse point, moi.

ORONTE.

Avez-vous quelque expedient pour faire que....

THIBAUDOIS.

Oui, oui, vas, je ferai cela: dis-moi comment vas-tu faire?

ORONTE.

C'est ce qui m'embarrasse, vous dis-je.

THIBAUDOIS.

Tu, tu, tu es un pauvre génie, il n'y a rien de si aisé.

ORONTE.

Instruisez moi donc.

THIBAUDOIS.

Rien de si aisé; car enfin.... comment t'y prendras-tu?

ORONTE.

Je n'en sais rien.

THIBAUDOIS.

Mais, mais, mais, ni moi, non plus; car c'est une terrible femme, que l'esprit de ta femme.

ORONTE.

Je vois bien que nous sommes aussi habiles l'un que l'autre pour imaginer. Mais par bonheur, j'ai un Jardinier à qui il vient les meilleures pensées du monde, c'est une bonne tête.

THIBAUDOIS.

J'ai de la tête aussi, moi; fais venir l'homme, nous imaginerons.

ORONTE.

Le voici.

## SCÉNE IX.

ORONTE, THIBAUDOIS, LUCAS.

ORONTE.

HÉ bien, Lucas, rêves-tu à notre affaire? as-tu fait réflexion sur ce que je t'ai dit?

LU-

LUCAS.

Chut.

ORONTE.

Chut.

THIBAUDOIS.

Chut.

LUCAS.

Monsieur que vla, veut ben de Mademoiselle Angelique, al veut ben de li, Madame le veut ben, vou le voulé ben, & moi itou, vla qu'eil don fait.

THIBAUDOIS.

Vla qu'est donc fait.

LUCAS.

Je di que ça n'est pas fait; car drès qu'a verra que nous le voulons tretous, a ne le voudra pu, elle.

ORONTE.

Voilà le mal.

THIBAUDOIS.

Voilà le mal.

LUCAS.

O! je vous demande, si....

ORONTE.

Assurément.

THIBAUDOIS.

Belle demande?

LUCAS.

Je vous demande don, si ne sauroit pas que je fissions là.... comme si....

THIBAUDOIS.

C'est bien penser cela.

ORON-

ORONTE,

Fort-bien, Lucas.

THIBAUDOIS,

C'est mon avis.

LUCAS.

Vla de biaux avis qu'ous avé-là ! Fau vous faire conseillé de Village, vous opinerais par écho. Je dis don moi, que la volonté de vote fame est comme eune giroite, qui voudroit toujou se torner à l'encontre du vent. Fau donc faire semblant que le vent vient d'aval, pour qu'à tourne d'amon. Oh ! l'y a deux vents qui souflont sa Mademoiselle Angelique. Monsieu d'un côté, & ce Valere de l'autre; gna don qu'à dire à vote fame, que c'est Valere que nou voulons, & a nou baillera sti-ci par oposite; vla ma sentence.

ORONTE.

Voilà le nœud.

THIBAUDOIS,

Il y a cent écus pour Lucas, voilà le nœud.

LUCAS.

Faut faire deux nœuds pour que ça quienne. Mais l'y a encore eune çarimonie pour mettre Madame ben en humeur de s'ostiner à ça.

ORONTE.

Nous prendrons le moment; notre Notaire a le mot, le Contrat est tout prêt.

LUCAS.

Oui, mais pour qu'a le sine ben vîte, fau qu'a le sine de rage; & j'ai le secret pour l'agacer. C'est comme quand a vient pour argoter sur mon jar-

jardin; je fais semblant de ne dire mot, je ratice ma bêche: a s'obstine su ma contenance; je secoue la tête, a pren ça pour des paroles, & a dispute contre: le feu s'y boute, & quand sa contredition est allumée, si von ly ailliais soutenir qu'al est honnête fame, a vou diroit qu'ous en aye menti. Mais la vla. Je vas l'ostiner, & pi vou vienrais tou d'un coup ly demander.

---

## SCÈNE X.

Mad. ORONTE, LUCAS.

Mad. ORONTE.

TU étois-là encore avec mon mari. Il t'a dit apparemment lequel il veut choisir pour gendre, ou de Valere, ou de Monsieur Thibaudois, que je lui ai proposé?

LUCAS, *tournant son chapeau.*

Hom!

Mad. ORONTE.

Tu tournes ton chapeau: c'est-à-dire que mon mari n'est pas de mon avis.

LUCAS, *secouant la tête.*

Prr.

Mad. ORONTE.

Monsieur Thibaudois, dis-tu, n'est pas du goût de mon mari, & il aimeroit mieux Valere.

LU-

LUCAS.

Hé, hé, hé!

Mad. ORONTE.

Parce qu'il est plus jeune? n'est-ce pas qu'il plairoit davantage à ma fille.

LUCAS.

Hé! mais....

Mad. ORONTE.

Quoi! tu me soutiendras qu'un établissement solide, que les gros biens de Monsieur Thibaudois ne sont pas préférables.

LUCAS.

Baon!

Mad. ORONTE.

J'enrage quand j'entends raisonner ainsi.

LUCAS.

Mais, mais, mais....

Mad. ORONTE.

Faux raisonnemens que tout cela.

LUCAS, *frappant du pied.*

Morgué!

Mad. ORONTE.

Et tout ce que tu me dis-là, c'est mon mari qui te le fait dire.

LUCAS.

Palsangoi!

Mad. ORONTE.

Ne voilà-t-il pas mot pour mot tous ses discours! O bien, je lui déclare que malgré lui....

LUCAS.

Han....

Mad.

Mad. ORONTE.

Oui, malgré lui, à ſa barbe....

LUCAS.

Pao!

Mad. ORONTE.

Oui.... Il le prend ſur ce ton-là! je lui ferai bien voir....

LUCAS.

Pa ta ta!

Mad. ORONTE.

Il verra ſi je ſuis la maîtreſſe.

LUCAS.

Prrr....

Mad. ORONTE.

O c'en eſt trop, mon mari : vous me contrecarrez, vous m'inſultez, vous m'outragez.

*Lucas fait ſigne à Oronte d'avancer, & il le met à ſa place à côté de Madame Oronte, pendant qu'elle parle ſeule.*

SCE-

## SCÈNE XI.

ORONTE, Mad. ORONTE, LUCAS.

Mad. ORONTE *à Oronte qu'elle voit à la place où étoit la cause.*

Continuez, Monsieur, continuez. Je voudrois bien sçavoir où vous prenez toutes les extravagances que vous venez de me dire?

ORONTE.

Je n'ai encore rien dit.

Mad. ORONTE.

Poursuivez donc, courage. Il faut être bien obstiné pour me soutenir....

ORONTE.

Il est vrai que je venois pour vous parler.

Mad. ORONTE.

Me soûtenir sans raison, sans jugement, que Monsieur Thibaudois ne convient pas à ma fille.

ORONTE.

Valere pourtant....

Mad. ORONTE.

Ne parlez pas davantage.

ORONTE.

Je vous demande Valere; &....

Mad. ORONTE.

Non, Monsieur, Valere n'a que faire de se présenter à moi.

ORON-

ORONTE.

Hé! je vous prie, par complaiſance pour moi.

Mad, ORONTE.

Dès demain, je donne ma fille à Monſieur Thibaudois.

ORONTE.

Mais la raiſon?

Mad. ORONTE.

La raiſon eſt pour moi; & pour preuve que j'ai raiſon, c'eſt que cela ſera comme je le veux, & dès aujourd'hui...., Monſieur Thibaudois eſt ici, tenez-vous prêt pour ſigner.

---

## SCÉNE XII.

LUCAS, ORONTE.

ORONTE.

HÉ bien! n'ai-je pas tenu bon?

LUCAS.

O parguenne, pour cette fois-ci, a ſera vote volonté, & ſera la premiere fois de ſa vie.

ORONTE.

Ça, le Notaire eſt-il arrivé?

LUCAS.

Je m'en vas voir; & pi je revienrons encore crier que je voulons Valere, afin qu'a ſine vîtement pour l'autre.

SCÉ-

## SCÉNE XIII.

ORONTE, ANGÉLIQUE.

ORONTE.

NOus avons fait merveille, ma fille.

ANGÉLIQUE.

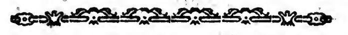
J'ai tout entendu, j'étois-là sous le berceau avec le Notaire; il vient d'arriver, il est tems qu'il paroisse.

ORONTE.

Je vais lui parler, vas vîte rejoindre ta mere.

ANGÉLIQUE *seule*.

Voilà les choses au point où je les souhaitois, & les mesures que je prends pourront réussir. Examinons ce que tout ceci deviendra.



## SCÉNE XIV.

Mad. ORONTE, LE LAQUAIS.

Mad. ORONTE.

DIs-moi donc, mon enfant, de quelle part m'apportes-tu ce billet? A qui appartiens-tu?

LE

LE LAQUAIS.

On m'a défendu de vous dire cela, & afin que vous ne me fassiez point parler malgré moi, je m'enfuis au plus vîte. (*il s'en va.*)

Mad. ORONTE.

Que veut dire ce mystere? (*elle lit bas.*) hon, hon, hon.... *Je vous donne avis que votre fille est d'intelligence avec Monsieur Thibaudois qu'elle veut épouser; & pour vous faire signer leur contrat, ils ont un Notaire en main qui se doit trouver chez vous comme par hazard.* Justement; c'est ce Notaire que j'ai vû là avec Angélique; l'avis est bon. *En un mot, votre mari doit feindre de ne vouloir point de Monsieur Thibaudois, afin que vous vous déterminiez pour lui.* Oui! Monsieur Thibaudois est l'homme de mon mari.



## SCÈNE XV.

Mad. ORONTE, ORONTE, LUCAS.

LUCAS *bas à Oronte.*

Courage, Monsieur, crions bien fort que je ne voulons point de M. Thibaudois, afin qu'a nous le baille plus vîte.

ORONTE.

Ecoutez ma femme.....

LUCAS.

Je vous disons donc que....

ORONTE.

Je veux que vous sçachiez que....

LUCAS.

Que je sommes, vote mari.....

ORONTE.

Vous dites que vous voulez M. Thibaudois pour gendre, n'est ce pas? Je vous dis, moi, que ma fille ne veut point de lui.

LUCAS.

Al en veut un pu délicat.

Mad. ORONTE.

Ce n'est ni la volonté de ma fille, ni la mienne qui doit décider; c'est la vôtre, mon mari; & là-dessus, comme sur toute autre chose vous êtes le maitre.

LUCAS.

C'est moi itou qui trouve à propos que....

Mad. ORONTE.

Tu es homme de bon conseil, Lucas, j'écoute volontiers tes avis.

ORONTE.

En un mot, ma femme, vous m'avez proposé M. Thibaudois, & moi je n'en veux point.

Mad. ORONTE.

Parlons avec douceur. J'aime la paix, & l'union, je ferai ce qui vous sera le plus agréable.

ORONTE.

Ce qui m'est agréable, c'est de n'avoir point de complaisance là-dessus.

Mad.

Mad. ORONTE.

C'eſt à moi d'en avoir pour un mari que j'aime & que je reſpecte.

ORONTE.

Vous plaiſantez, & je vous dis trés ſérieuſement que M. Thibaudois n'eſt point de mon goût.

Mad. ORONTE.

Votre goût détermine le mien, & je ne penſe plus à M. Thibaudois.

ORONTE, *bas à Lucas*.

Lucas.

LUCAS, *bas à Oronte*.

Pouſſons farme, c'eſt que la contrediction n'eſt pas encore en branle.

ORONTE.

Parlez donc, Madame, eſt-ce que vous vous mocquez de moi?

Mad. ORONTE.

Mais pourquoi vous emporter, puiſque je vous donne ma parole?

LUCAS.

Bon! votre parole, a va & vient comme l'air du tems.

Mad. ORONTE.

Vous en allez voir l'exécution.

ORONTE.

Vous n'en ferez qu'à votre tête.

Mad. ORONTE.

Pour vous prouver ma ſincérité & ma ſoumiſſion, je vais de ce pas défendre à Monſieur Thibaudois de mettre le pied dans votre maiſon.

## SCÉNE XVI.

ORONTE, LUCAS.

ORONTE.

JE crois qu'elle y va tout de bon. De quoi s'avise-t elle d'être complaisante aujourd'hui?

LUCAS.

Ouais! l'i a de la leune là-dedans.

ORONTE.

Il faut être bien malheureux! la seule fois de sa vie qu'elle ne me contrédit point, c'est pour me contredire.

LUCAS.

Al vous obéit, ça n'est pas naturel,

ORONTE.

Je vais voir si c'est tout de bon, je ne saurois le croire.

LUCAS *seul.*

Hon! faut que l'i ait là queuque chose; je me doute quasiment...

## SCÉNE XVII.

LUCAS, THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS.

HE ben, hé ben, Lucas; on va ſigner le contrat, c'eſt de l'argent qu'il faudra que je te baille.

LUCAS.

On vous va baillé vote congé à vous; Madame vous cherche pour ça.

THIBAUDOIS.

Elle ne veut point de moi, dis tu?

LUCAS.

Je m'en vas voir encore tout ça moi-même; attendez-moi là.

THIBAUDOIS *ſeul*.

J'aime pourtant bien cette petite Angélique; mais je me mocque de cela; ſi je ne l'épouſe pas, j'ai de quoi en épouſer quatre autres.

## SCÉNE XVIII.

THIBAUDOIS, ANGELIQUE, VALERE, *qui suit Angelique pour examiner ses démarches.*

THIBAUDOIS.

HE ben, hé ben, pauvre fille, te voilà mal; tu ne seras point mariée.

ANGELIQUE.

Voilà un fâcheux contre-tems.

THIBAUDOIS.

Cela te fâche donc, j'en suis bien-aise, c'est que tu m'aimes, & c'est bien fait, ne pleures point, va ne pleures point, tu m'auras.

ANGÉLIQUE.

Allez donc vous joindre à mon pere, secondez-le bien, parlez ensemble à ma mere, priez-la, pressez-la.

THIBAUDOIS.

Quin, quin, voilà ton autre amant qui nous écoute.

ANGÉLIQUE.

Ha! vous êtes-là, Valere?

VALERE.

Ce que je viens d'entendre, ce que vous m'avez dit tantôt, votre affectation à me renvoyer, le Notaire que j'ai vû, tout enfin me prouve assez votre trahison; mais vous ne meritez pas que j'en sois assez touché pour vous la reprocher. Je prends le parti du mépris & du silence. ( *Il éleve tout d'un*

*coup*

*coup sa voix.*) N'attendez pas de moi, ni des emportemens, ni des reproches, ingrate : non, perfide ; non, traîtresse...

THIBAUDOIS.

Appelles-tu cela des douceurs ?

VALERE.

Juste Ciel !

THIBAUDOIS.

De quoi se plaint-il donc ? est-ce que tu lui as promis quelque chose ?

ANGÉLIQUE.

Rien du tout, M. Thibaudois. Je voudrois bien sçavoir, Monsieur, de quel droit vous venez m'injurier ? Sur quoi, je vous prie, pouviez-vous fonder vos esperances ? Premierement, mon pere peut-il balancer entre les richesses de Monsieur, & le peu de bien que vous avez ?

THIBAUDOIS *montrant ses bagues.*

Quin, vois-tu la main que je lui baille ? ces cinq doigts-là valent tous les contrats d'un Officier d'épée.

ANGÉLIQUE.

Pour moi je préfere la bonne humeur de Monsieur, à ce sérieux passionné dont vous ne sortez jamais.

THIBAUDOIS.

Fi ! il est amoureux comme un roman.

ANGELIQUE.

Ses bons mots me touchent plus que toutes vos mines de desesperé.

THIBAUDOIS.

J'ai oui dire que les femmes n'aiment point les affligés. Il me fait pitié pourtant. Va, mon Capitaine, va, pour te consoler, je te prêterai de l'argent.

VALERE.

Hé, morbleu, Monſieur....

ANGELIQUE *prenant Valere par le bras.*

Vous allez vous emporter; retirez-vous, je vous prie, je n'aime pas les emportés.

THIBAUDOIS.

Hé, ni moi non plus. Je vais rejoindre ton pere. (*bas à Angélique.*) Defais-toi de cet homme-là, bailles-lui ſon congé, & viens me retrouver.

## SCÉNE XIX.

ANGELIQUE, VALERE.

VALERE.

VOtre procédé me paroît ſi outré, que je pourrois vous ſoupçonner de feindre. Je ne m'en flâte pas; mais enfin, s'il étoit vrai que vous euſſiez affecté de parler ainſi en préſence de Monſieur Thibaudois... Le voilà parti, juſtifiez-vous.

## SCÉNE XX.

ANGELIQUE, VALERE, Mad. ORONTE.

Mad. ORONTE *à part.*

MA fille ſeule avec Valere!

VALERE.

Juſtifiez-vous donc, ou convenez que vous m'avez trahi, parlez, nous ſommes ſeuls.

ANGELIQUE, *voyant ſa mere.*

Je vous parlerai à vous ſeul, comme je vous ai parlé en la préſence de Monſieur Thibaudois. Mon pere veut que je l'épouſe; & je vous déclare que j'en ſuis ravie.

VALERE.

Oh! je ne puis plus me contenir. Plus de ménagemens, je vais trouver votre mere.

ANGELIQUE.

Allez, Monſieur, allez vous pouvez lui dire que je n'ai nulle inclination pour vous.

VALERE, *apperçevant Madame Oronte.*

Madame, avez-vous entendu? Je ſuis trahi, Madame; car enfin, il n'eſt plus tems de vous cacher mon amour pour une ingrate ... vous voyez comme elle me traite.

Mad. ORONTE.

Vous me faites compaſſion, Monſieur: voir la fille, & le pere acharnés contre vous, & contre moi!

moi! J'entre dans votre situation, car je me conforme volontiers aux sentimens des autres.

VALERE.

Non, après le procédé d'Angélique, je ne veux jamais entendre parler d'elle!

Mad. ORONTE.

Je vous l'avouerai, je n' avois nulle envie de vous proposer ma fille.

VALERE.

Vous me la proposeriez en vain.

Mad. ORONTE.

Mais pour vous prouver à vous, qui êtes un homme raisonnable, que la raison seule me détermine; il me prendroit envie de vous offrir ...

VALERE.

Je refuse vos offres, Madame; je ne suis pas homme à violenter les inclinations.

Mad. ORONTE.

Que j'aurois de plaisir a vous venger de mon mari, de ma fille, de tout le monde enfin! car tout s'accorde pour me contredire. Je vous prie, Monsieur .....

VALERE.

Il n'en sera rien.

Mad. ORONTE.

Quoi! vous me contredites aussi! Oh! je vous ferai de si gros avantages, que je vous obligerai à épouser ma fille.

ANGELIQUE.

Quoi ma mere! vous voudriez m'engager malgré moi?

Mad. ORONTE.

Malgrè vous, ma fille! ne vous souvient-il plus que vous n'avez point de volonté? AN-

ANGELIQUE.

Hélas! quand je vous parlois ainsi, je ne parlois pas sincerement. Pourquoi voulez-vous empêcher un riche établissement que je trouve avec Monsieur Thibaudois?

Mad. ORONTE.

Monsieur a plus de bien que vous n'en meritez.

ANGELIQUE.

Ha! ma mere, je vous en conjure.

Mad. ORONTE.

Taisez-vous, je sai toutes vos menées, le Notaire m'a tout dit. Vouloir me trahir! m'exposer à faire la volonté d'un mari! pour vous punir, je vous ferai signer le même contrat que vous aviez fait dresser contre moi; je vais le faire remplir du nom de Valere.

SCÉ-

## SCÉNE XXI.

ANGÉLIQUE, VALERE.

VALERE.

NOn, Madame, non, je ne ſignerai point ; j'aimerois mieux mourir que d'épouſer votre fille.

ANGELIQUE *imitant Valere.*

J'aimerois mieux mourir, que d'épouſer votre fille ! vous prononcez cela bien naturellement.

VALERE.

Comme je le ſens, ingrate.

ANGELIQUE.

Et comme je le ſouhaitois. Car pour vous le faire prononcer d'un ton à le perſuader à ma mere, il a bien fallu vous le faire ſentir vivement. Vous ne l'auriez pas ſi bien trompée, ſi je ne vous avois trompé vous même.

VALERE.

Expliquez-vous ?

ANGELIQUE.

Pour faire conſentir ma mere à ce que je ſouhaitois, il a fallu laiſſer auſſi mon pere dans l'erreur. Il a agi naturellement ; & quand j'ai vû qu'ils étoient tous pour Monſieur Thibaudois, j'en ai fait avertir ma mere, afin qu'elle fût contre ; un billet inconnu l'a inſtruite du complot, & c'eſt-ce billet qui a excité ſa contradiction. Voyant tout le

le monde contre vous, elle a pris votre parti pour contredire tout le monde, & veut vous contredire aussi.

VALERE.

Ce que j'entends est il bien vrai? mon malheur m'accabloit, mon bonheur m'ébloüit, je ne le vois pas encore,

ANGELIQUE.

Je voudrois que vous ne le vissiez qu'après la signature. Je crains quelque transport de joie indiscrete, non Valere, ne soyez point encore convaincu que je vous aime.

VALERE *avec transport.*

Ah! trop aimable Angélique!

ANGELIQUE.

Quelqu'un vient, feignons encore.

## SCÉNE XXII.

ANGELIQUE, VALERE, LUCAS.

ANGELIQUE.

NOn, Valere, non, je ne vous épouserai jamais malgré moi.

LUCAS.

Non morgué, ce ne seroit pas malgré vous, car seroit de bon cœur qu'ou l'épouseriais. Mais ça ne sera pas pourtant; car je me sis douté qu'ou maniganciais l'amour ensemble, & que vous faisiais semblant. Vote mere alloit baillé là-dedan, oui; mais

mais je l'ai averti qu'ou la trompiais.

ANGELIQUE.

Ah ciel!

VALERE.

Malheureux que tu es!

LUCAS.

Ce sera pour vous le malheur; car Madame va renvouloir ce qu'a vouloit devan qu'a sçeut qu'ou vouliais ly faire vouloir, tanquia que je ly ai dit tout ça moi; car Monsieur Thibaudois me baille cent écus.

VALERE.

Hé maraut, que ne m'en demandois-tu deux cens?

LUCAS.

Il n'est pu tems, Madame sait tout. Stanpendant, si je vous voyois là vote argent, il ne seroit pu vrai que Madame sait tout, car morgué a ne sait rien.

ANGÉLIQUE.

Ha, mon pauvre Lucas...

VALERE.

Tiens, voilà ma bourse.

LUCAS.

Et vla Madame qui reviant, je vais vous épauler.

SCÉ-

SCÉNE XXIII.

ANGELIQUE, VALERE, LUCAS, Mad. ORONTE, THIBAUDOIS.

LUCAS.

VEné don vîte, Madame, vla des jeunes gens qui ſe querellont; vené vîte les ſéparer : je les ai trouvés qui ſe diſiont rage; ils ſe diſputoient tant, que j'ai cru qu'ils étoient déja mariés enſemble.

Mad. ORONTE.

Révolter ma fille contre moi ! il faut être bien inſolent ! vous voilà encore céans, Monſieur ? ſortez tout-à-l'heure.

THIBAUDOIS.

Vas, vas, je ſuis plus complaiſant que toi : tu me chaſſes, je m'en vas.

Mad. ORONTE.

Vous n'êtes qu'un brutal.

THIBAUDOIS.

Adieu, femme.

Mad. ORONTE.

Un benet, un ſot....

THIBAUDOIS.

Je n'ai jamais contredit perſonne ;

## SCÉNE XXIV.

ANGELIQUE, VALERE, LUCAS, ORONTE, Mad. ORONTE, LE NOTAIRE.

ORONTE.

En verité, ma femme ...

Mad. ORONTE.

Taiſez-vous, mon mari.

LE NOTAIRE.

*Si j'oſois*, Madame, vous repréſenter ...

Mad. ORONTE.

Je ſuis ravie que vous ſoyez auſſi contre Valere! il ne manquoit plus que vous. Donnez ce contrat, & que je commence par ſigner. *Elle ſigne.* Allons, Angélique, ſignez après moi, obéiſſez.

ANGELIQUE *en ſignant.*

Je ne ſerai pas mariée pour cela; car mon pere ne veut pas ſigner.

Mad. ORONTE.

Signez, Monſieur mon mari, ſignez, ou bien....

ORONTE.

Quand je ſignerai, cela ne fera rien, car vous ne ferez pas ſigner Valere de force.

Mad. ORONTE.

Pour vous y obliger, Monſieur, j'ai fait mettre ici un mot de donation.

VA-

VALERE *se jette tout d'un coup sur le contrat, & le signe.*

Hé! je n'ai que faire de votre donation. ( *au Notaire* ) Fuyez, Monsieur, emportez vîte la minute, de peur que Madame ne se dédise.

LE NOTAIRE *s'en allant.*

L'affaire est consommée.

---

## SCÉNE DERNIERE.

VALERE, ANGELIQUE, LUCAS, ORONTE, Mad. ORONTE.

Mad. ORONTE.

QUe veut dire cela?

LUCAS.

Je vous avois ben di, Madame, qui s'aimiont l'un l'autre.

ORONTE.

Je ne voulois que la marier, n'importe auquel.

Mad. ORONTE.

Ah! je suis trahie.

ANGELIQUE.

Je me jette à vos pieds ma mere.

VALERE.

Mille pardons, Madame.

Mad. ORONTE.

Je ne le pardonnerai de ma vie;

ORONTE.

Vous avez ſigné.

Mad. ORONTE.

Oui, mais je deshérite ma fille; je ne veux jamais voir mon gendre; je me ſépare d'avec mon mari, je ferai pendre le Notaire & Lucas .... je ſuis déſeſperée. (*elle s'enfuit.*)

VALERE.

Nous la ferons revenir à force de ſoumiſſions.

ORONTE.

Voilà ce qui s'appelle l'Eſprit de Contradiction:

FIN.